

Jeanne A..



In memoriam

Jeanne Ribaucour

La dernière fois que je l'ai vue c'était le 29 février 1992, à l'Hôpital de Revel.

Elle s'apprêtait à prendre l'avion avec son fils. Il l'emmenait en maison de retraite, près de chez lui. Elle avait quatre vingt onze ans. Elle tremblait d'appréhension.

Elle fit une chose tout à fait inhabituelle : elle m'embrassa longuement les mains.

Je lui avais fait mes adieux. Je pensais à elle très souvent, mais comme à une disparue.

Maintenant qu'elle n'est plus, le froid de la mort me surprend.

J'ai envie qu'elle revive...

23 décembre 1993



Décembre 1994

Elle rêvait d'être inhumée au pied d'un certain arbre qu'elle avait repéré à Peyre-Basalt, en pleine Montagne Noire.

Elle m'a souvent décrit cet endroit avec une gourmandise de peintre.

Elle est enterrée dans un cimetière de la banlieue parisienne. Sa vieillesse l'aura trahie jusqu'à la fin.

Aucun accès de sentimentalité ne m'entraîne à écrire ici les souvenirs qu'elle me laisse.

Jeanne vous offrait un amour corrosif.

Si vous étiez flouable, eh ! bien... elle vous flouait... Si vous ne l'étiez pas, elle s'inclinait en secret devant votre personnalité.

Elle était ainsi. C'est comme cela qu'il faut la voir. Elle avait un tempérament de joueuse. Mais toujours, dans quelque région secrète de sa personne, se nichait une nostalgie d'immense affection.

Elle avait passionnément aimé sa mère et lui devait beaucoup.

Je n'ai pas l'intention de retracer l'histoire de sa vie. Je n'en connais que des bribes.

Je veux faire son portrait. Essayer en cette occasion d'être aussi bonne portraitiste qu'elle.

Ce sera elle, mais vue par moi. Une vision subjective venue des profondeurs de l'enfance ; mais une vision qui, avec le temps, se fera de plus en plus nette et peut-être de plus en plus objective.

Nous portions le même prénom, et bien qu'elle n'ait pas été ma marraine, c'est elle qui m'a tenue sur les Fonts Baptismaux. Elle me le rappelait à toute occasion.

Le don de ce prénom est un signe ineffaçable.

Ma mère l'aimait...

I

Dans notre enfance, c'était une tante pas comme les autres. Une tante moderne. Nous vivions dans une famille méridionale et bourgeoise aux traditions bien ancrées. Nous disions "vous" à nos parents, "vous" à toutes les générations à qui l'on devait respect.

Elle exigea le tutoiement.

Elle nous offrait un "tu" fulgurant. Un "tu" qui faisait naître une sorte de camaraderie intempestive et gaie. Aujourd'hui cela peut paraître stupide. Mais en ce temps là c'était vaguement révolutionnaire.

On se sentait en quelque sorte de la même génération qu'elle.

Elle était la plus jeune des quatre filles Astre ; les trois aînées étant : Paule (ma marraine), Suzanne (ma mère) et Marguerite (dite Titi).

Elle nous fascinait.

Je me souviens comme mes sœurs et moi aimions parler de nos deux tantes : Titi et Jeanne. Le soir surtout, dans l'obscurité de notre chambre commune.

Nos deux tantes étaient alors jeunes et élégantes. Nous les trouvions belles. Qui préférer ? Titi ? Jeanne ?

Je préférais Jeanne et ne savais pas très bien pourquoi. Nous avions beau détailler âprement dans le noir les toilettes de chacune, les coiffures, les bijoux et le chic... Le côté artiste de Jeanne me subjuguait. Il me semblait que, vêtue de vert, avec son petit béret et son gros collier, elle fendait l'air... J'avais envie d'entrer dans son sillage, et de la suivre gaillardement où qu'elle aille... Sa coiffure me plaisait. J'aimais la couleur fauve de ses cheveux qu'elle portait en nattes enroulées autour de sa tête, comme une couronne (mais une couronne discrète qui épousait parfaitement la forme du crâne). Quelques épingle d'écaille blonde maintenaient ici et là les tresses en place, et ce mélange de l'écaille et des cheveux était pour moi une alliance de couleur et de matière absolument délicieuse.

J'aimais aussi la couleur de sa peau. Elle avait une carnation très blanche qui accrochait la lumière. J'aimais aussi les minuscules taches de rousseur qui piquetaient son visage.

Oui, mais elle avait le nez trop long ! disaient mes sœurs dans le noir. Alors que Titi avait un si joli petit nez...

Je me fichais bien de la longueur de ce nez. Je prétendais qu'il avait du chic. Et mes sœurs aussitôt en convenaient. Oui ! Jeanne avait du chic.

Je ne sais pas si ces conversations nocturnes étaient fréquentes, mais aujourd'hui j'ai le sentiment qu'elles avaient lieu chaque soir, tant la polémique était ardente (et jamais résolue).

J'ai partagé le temps de sa longue vieillesse de façon plus assidue et régulière que les autres périodes de sa vie. J'ai assisté à cette lente déchéance.

Il est temps de gommer ces images.

Il faut tenter un retour vers la splendeur du passé.

La plus belle vision que je garde d'elle, la voici : un matin d'été à L'Encastre, dans les années trente. Jeanne est déjà mariée avec Jean Doat, mais elle n'a pas encore d'enfant (François est né en 1934).

La porte de la chambre qu'elle occupe avec son mari sur le côté gauche de la galerie s'ouvre. Jeanne apparaît, vêtue d'une gandourah blanche. Elle referme la porte sur ce qui me semble être un endroit secret. Elle avance sur cette étroite galerie qui ceinture les chambres du premier étage. Ses longs cheveux défaits flamboient jusqu'à sa taille, ils forment une masse légère et mousseuse, ils sont frisés à force d'être tenus nattés dans la journée. Cette chevelure me fascine. Je ne la quitte pas des yeux. Elle me paraît inimitable. En effet, elle ne recèle pas cette ardente provocation des chevelures rousses, mais toutefois elle en possède tous les reflets.

Jeanne ressemble à une fée. Ou à une princesse. Mais elle a un parfum, une odeur de chair qui me trouble un peu.

Elle est là, dans la grisaille de ma mémoire enfantine, comme le signe magique d'une féminité mystérieuse. La gandourah marocaine n'est pas un déguisement mais une façon de se vêtir superbe (je me souviens des soutaches ton sur ton qui avaient des reflets d'ivoire).

A l'époque de cette splendeur là elle était toute jeune mariée, probablement. Je n'avais pas assisté à son mariage (célébré pendant que nous étions en vacances chez notre père). Jean Doat gît dans ma mémoire comme faisant partie du paysage des étés à L'Encastre. Il était là, et puis voilà...

Mais dans les brumes de l'indifférence enfantine je percevais, je pense, certaines réalités. Quand Jean et Jeanne étaient ensemble ils m'apparaissaient différents des couples d'oncles et de tantes auxquels j'étais accoutumée. Ils semblaient attachés l'un à l'autre. Ils s'en allaient souvent bras-dessus bras-dessous en se faisant la conversation.

Jean Doat était chauve. Il avait un front très large et les yeux clairs. Sa voix un peu nasillarde m'est restée en mémoire bien plus que son visage (il parlait beaucoup). Il aimait la provocation, affichant des opinions politiques "suspectes". Les repas s'éternisaient en discussions jugées oiseuses par les autres convives adultes. Nous attendions avec exaspération la permission de quitter la table.

Nous ne l'aimions pas beaucoup. Il était très nerveux et ne supportait pas notre tapage. Monique Py et moi-même, toutes deux âgées de cinq ou six ans, inventions pour lui des supplices. Nous nous poursuivions inlassablement autour de la maison en nous appelant à tue-tête. Ou encore... Quand il s'éternisait aux cabinets nous nous plantions derrière la porte et récitons d'une voix satanique un passage du monologue "Anna, la bonne" (un disque qui nous terrorisait) :

- Anna ! une goutte ! une goutte !... et je les verse toutes ! Je commets un assassinat...

Pauvre Jean Doat !

Il donnait à sa femme un petit nom d'amitié que j'aurais beaucoup voulu voir écrit. Killy ? ou Kiny ? L'origine de ce surnom reste obscure mais je l'entends encore et rien n'est éteint.

Ce que voit un enfant reste toujours un peu isolé de ce qui l'entoure et se propose ainsi

comme un objet de l'art.

Les mains de ma tante étaient roses et blanches, les doigts sensibles et très agiles. J'aimais quand ces mains étaient tâchées de peinture, quand elles n'étaient pas nettes et sentaient la térébenthine. C'étaient des mains un peu grasses, l'auriculaire se détachait un peu, il se dressait légèrement d'un air indépendant (on dit que c'est là un signe de tempérament artiste).

Jeanne portait souvent de lourdes bagues d'argent, une grosse cornaline surtout (de la couleur de ses cheveux). Elle méprisait les bijoux de prix et je crois n'avoir jamais vu sur sa chair le moindre reflet d'or.

Elle aimait les colliers et fabriquait la plupart de ceux qu'elle portait.

L'enfance ne dira rien de plus.

Quelques images éparses... et puis un ressenti intérieur très vivace dont il est presque impossible de parler.

En effet, Jeanne était très proche de notre mère. C'est ce lien qui a créé dans mon esprit une intimité mystérieuse avec ma tante. Aujourd'hui l'histoire est écrite jusqu'au bout puisqu'elles s'en sont allées l'une et l'autre. A trente ans de distance...

Elle s'aimaient et partageaient une infinité de choses, mais elles étaient tellement différentes !

Si je fouille dans ce passé nébuleux il me semble trouver Jeanne chaque fois que ma mère était en difficultés. Ainsi ce fameux Noël 1929 qu'il fallut passer dans le train parce que nous quitions la maison de mon père... Jeanne était avec nous... et il me semble bien qu'elle avait mis quelques petits cadeaux à notre intention dans le filet du compartiment...

Elle était avec nous, le lendemain matin, quand nous avons échoué dans la maison de la rue Notre-Dame. Partageant l'accueil plutôt désagréable d'un grand-père que ce drame dérangeait. On avait allumé le poêle dans la grande chambre qui donne sur la rue. Il semble que nous ayons dormi là, tous ensemble. En pleine détresse. J'étais déjà couchée, mais je ne dormais pas. Jeanne a commencé à se déshabiller prestement devant la cheminée et tout à coup j'ai vu ses fesses rondes et jeunes qui émergeaient d'un petit corset rosé. Souvenir émerveillé d'une petite fille : les fesses des grandes personnes étaient exactement comme les fesses des enfants !

En ce temps-là, il ne faut pas l'oublier, les adultes faisaient mystère de leur anatomie (mais elle ?).

II

Evoquer ces images de jeunesse me semble nécessaire, alors que m'interpellent incessamment celles toutes proches de la décrépitude.

Les derniers feux...

Ils éblouissaient encore de temps en temps, et ceci je crois jusqu'à ses quatre vingt cinq ans où commença la débâcle. A cette époque là ma tante savait encore s'embellir. Elle portait en hiver une toque de fourrure beige qui lui donnait grande allure. J'avais baptisé ce couvre-chef estimant qu'il faisait d'elle un personnage de roman. La toque était "ton Karénine". Avant de sortir, elle s'en coiffait avec soin devant le miroir du salon. S'affolait quand elle ne retrouvait plus ses gros clips d'oreille dorés qui, avec le Karénine, formaient un ensemble embellissant et joyeux. Elle avait aussi un petit béret couleur de groseille mûre, qu'elle mettait un peu sur le côté, l'air combatif, avant d'aller enquiquiner les responsables de la Sauvegarde du Vieux Revel.

Bien sûr, il y avait son dentier... Elle le détestait car il la faisait souffrir. Mais elle le mettait quand c'était nécessaire, par coquetterie. Elle le perdit un soir, juste avant de venir à Dourgne pour une séance d'enregistrement avec Esquirol et Lopez. Un drame ! Elle parla peu, ayant tout à fait conscience que sans ce maudit dentier elle avait une diction de centenaire.

Ce dentier si souvent perdu et si souvent retrouvé pourrait fournir la matière d'un livre. Elle se vantait de l'avoir donné un jour par inadvertance à une gitane venue demander la charité. Jeanne, n'ayant pas de monnaie, s'était emparée d'une assiette qui traînait sur un meuble le dentier était là, enveloppé d'un kleenex à côté de quelques biscuits

Mais retrouverons-nous toutes les histoires cocasses de cette période où elle était pour nous un perpétuel sujet de divertissement ?

On lui rendait visite par amitié, mais il y avait toujours un peu de goût du suspense dans cette démarche. On ne savait jamais à l'avance quel serait son nouveau dada. Elle pratiquait la contestation comme d'autres jouent à la roulette et c'était beaucoup plus amusant que d'ouvrir un poste de télévision.

Elle s'enflammait pour une cause et cherchait toujours à vous entraîner à sa suite. Bien sûr, on l'écoutait d'une oreille distraite, car il s'agissait toujours de quelque engrenage périlleux. Elle n'avait ni voiture, ni permis de conduire et comptait toujours sur quelque éveil de conscience. Elle trouvait toujours quelqu'un pour la transporter, d'ailleurs... Manifestant alors, dans le dos de ces naïfs, une condescendance un peu révoltante.

Cependant, il suffisait de lui prêter une réelle attention (ce que peu de gens faisaient) pour comprendre que les causes qu'elle défendait étaient toujours justes.

Il y eût, par exemple, cette croisade à propos de madame Robert. Madame Robert, que tous les Revélois appelaient Toto, était la veuve de notre instituteur. Jeanne s'indignait. Toto était un peu aveugle, un peu gâteuse et ses héritiers venaient de la placer à l'hôpital, au service des vieux (dit mouroir), probablement pour avoir la jouissance de sa villa de Saint-Ferréol. Tout cela était parfaitement légal, mais en même temps odieux. Nous étions encore à Montpellier, ma tante

ne cessait de me téléphoner à ce sujet. Elle était décidée à tout et faillit nous entraîner dans un processus juridique très périlleux. Elle voulait attaquer le juge de tutelle, former un comité de défense, etc... Elle nous harcelait sans cesse. Il fallait en finir.

- Tu sais comment j'ai baptisé ton affaire ? lui ai-je dit un jour pour la calmer.

- Non !

- Eh bien... j'appelle ça : l'Iliade Toto...

Elle a éclaté de rire et le pétard était enfin désamorcé. J'avais secoué le joug en la faisant rigoler. Mais je me suis bien gardée d'ajouter que dans le fond des choses c'est elle qui avait raison.

Dans sa vieillesse ces guerres saintes nous apparaissaient comme des marottes. Mais je n'oublierai jamais que pendant la période sombre de l'Occupation ce fût elle qui la première nous signala ce qui se passait dans l'ombre : les arrestations de juifs, la Résistance et les tortures de la Gestapo.

En 1944, c'est encore elle qui procura à Roger, notre copain juif, une fausse carte d'identité.

III

N'oublions pas l'histoire des légionnaires !

Jeanne m'en a fait elle-même le récit un jour où elle était particulièrement en verve. Elle avait mis son dentier.

Elle me raconta que quelques années auparavant elle s'était rendue à l'église pour prier, comme elle le faisait chaque semaine. (Sur le tard, elle était redevenue très pieuse, avec l'espoir de mettre Dieu dans son camp). Au fond de l'église, dans la pénombre, elle avait aperçu deux militaires prostrés sur un banc. Accablés. Malheureux.

Aussitôt, elle leur avait demandé s'ils avaient besoin d'aide. Ils étaient allemands, et parlaient à peine français. Elle a fini par comprendre qu'ils étaient déserteurs de la Légion Etrangère. Ils venaient de Castelnaudary.

- C'étaient deux enfants ! répétait-elle, apitoyée. Tu vois , ils étaient entrés à la Légion sans comprendre ce qu'ils faisaient et ils ne pouvaient absolument pas supporter cette vie.

Antimilitariste et charitable, Jeanne s'est immédiatement enflammée pour cette cause. Elle n'a pas envisagé un instant d'abandonner ces deux allemands à leur détresse. Elle leur a donc proposé l'hospitalité. Ils ont accepté. Elle les a hébergés et les a nourris. Ensuite elle leur a procuré des vêtements civils et a trouvé l'argent pour payer le train jusqu'en Allemagne. Il ne restait plus qu'à les transporter à la gare...

Même dans son grand âge Jeanne a toujours eu quelques hommes encore jeunes prêts à obéir à ses caprices. Elle jeta cette fois-là son dévolu sur Edouard Frank. Un peu épouvanté par cette mission, Edouard (dit Doudou) accepta toutefois. Ma tante ne semblait éprouver aucune reconnaissance pour lui. A cet endroit du récit ses sarcasmes étaient d'une virulence épouvantable. Edouard était présenté comme un pauvre demeuré totalement dépourvu de cervelle. Un idiot. Ne s'était-il pas contenté de "jeter" les deux Allemands devant la gare sans s'inquiéter de savoir s'ils prendraient la bonne direction ? (Mais moi je comprenais qu'Edouard s'était tout bonnement débarrassé de sa corvée).

Les deux légionnaires, bien entendu, n'avaient pas pris le bon train. Mais Dieu était au rendez-vous ! Ils avaient échoué à Lourdes ! D'où ils avaient envoyé à Jeanne une carte postale où ils lui disaient leur reconnaissance et l'assuraient de leurs prières.

Cependant il ne faut pas croire que le récit s'arrêtait là. L'œil de Jeanne s'est mis à briller. Elle avait gardé le meilleur pour la fin. Elle me décrivit ensuite les longs conciliabules qui eurent lieu chez elle après le départ des légionnaires. Entre elle et la jeune femme professeur d'allemand qui lui avait servi d'interprète, et puis bien entendu entre elle et Doudou. Ses deux partenaires s'inquiétaient des suites possibles d'une telle affaire. La maison de Jeanne est bien sûr à deux pas de l'église, mais quelqu'un avait peut-être vu entrer les deux déserteurs. S'il y avait une enquête...

Jeanne haussait les épaules. Elle avait enfoui les deux uniformes dans un placard.

- Mais s'ils ont des chiens ?

Jeanne s'était alors précipitée chez un de nos cousins juriste

- Eh bien, ma chère, a-t-elle conclu l'œil vif, Pierre est beaucoup plus intelligent que je ne croyais. Il m'a dit que je n'avais qu'à répandre du poivre dans la chambre, et surtout devant le placard. C'est ce que nous avons fait sans attendre !

Il n'y eut pas d'enquête. Elle semblait en éprouver un petit regret pervers et moi je m'émerveillais qu'on puisse encore, à quatre vingt sept ans, s'amuser autant avec la vie.

IV

Ma tante a toujours eu l'esprit aventureux, l'histoire des légionnaires en fait foi.

Dans notre famille elle avait une réputation d'excentrique. On chuchotait. Quant à moi, j'ai toujours essayé d'avoir sur elle "une vue d'ensemble". Et comme je ne résiste jamais au plaisir de faire un trait d'esprit, voici comment je résume en général pour mes amis la vie de Jeanne (en ses débuts) : "Après avoir passé un an au Carmel, elle a étudié la peinture à Paris ; et puis, vers trente ans, elle a épousé Jean Doat parce qu'il avait de beaux genoux". C'est drôle, et c'est exact.

Jeanne m'a parlé quelquefois de son premier mariage, mais toujours de façon un peu ironique car elle aussi aimait faire de l'esprit. Jean Doat était chauve, soit. Mais il avait des genoux d'une telle finesse... Alors, moi : "Dans ces années là ? Une jeune fille pouvait-elle voir les genoux d'un jeune homme ?". Elle riait. Elle m'assurait que jusqu'à son mariage elle était "tout à fait, tout à fait, tout à fait vierge !"

Tout porte à croire que ce fut un mariage arrangé. Mais ce dont je suis certaine c'est que Jeanne et Jean, aussitôt, se sont plu. Il aimait sa peinture (elle avait exposé une série de portraits à Toulouse). C'est peut-être à propos de ces tableaux que se créa un lien, une entente. Jean perdit sa situation pendant qu'ils étaient fiancés, il proposa chevaleresquement de rompre les fiançailles, elle refusa.

Ils ont vécu sans beaucoup d'argent, mais selon leurs goûts. Faisant de longs séjours en Espagne. C'est la période créative la plus riche de Jeanne, celle qui nous laisse ses meilleures toiles.

Après la naissance de François, ils retournèrent encore souvent en Espagne, laissant leur enfant à ma mère pour des séjours de plusieurs semaines. Que se passa-t-il là-bas ? Je ne peux qu'imaginer une lente évolution. Ma tante se libérant à sa façon du poids de la morale bourgeoise. Tentant d'émerger dans un monde neuf où l'art, la politique et les idées de gauche provoquaient une sorte de feu d'artifice. Elle continuait à jouer avec la vie. S'entendait-elle toujours aussi bien avec l'esthète qu'elle avait épousé du temps de sa vie révoloise ? Personne ne le saura.

Elle m'a dit un jour (et cela se situe à l'époque des légionnaires et du dentier) dans un grand élan de sincérité :

- Quand on trouve, comme toi, un homme qui répond tout à fait à ce qu'on attend, pourquoi courir et courir après d'autres hommes ? Quand on en a plusieurs c'est qu'on n'a pas trouvé le bon !

Alors qu'il rendait visite à des amis espagnols parqués dans le camp d'Argelès, Jean Doat contracta un virus. Peu de temps après, il mourut d'un abcès au poumon à l'hôpital de Perpignan.

Jeanne n'était pas seule. Depuis la mort de Lydia en 1937, George Artemoff vivait avec eux.

V

Elle épousa George Artemoff en 1942.

Le temps qui précéda ce mariage, elle vécut avec lui, mais un peu à l'écart : à Villepinte, chez des amis...

Je me souviens des longues discussions qu'elle eut avec ma mère quand sa décision fut prise. Maman s'inquiétait : George serait à sa charge, il buvait... et puis si des enfants naissaient de cette union, comment se débrouillerait-elle ? Jeanne riait. Elle expliquait que George étant apatride, c'était le seul moyen de lui assurer protection dans une période aussi troublée.

Elle se maria sans prévenir sa famille. On dit que mon grand-père en fut informé en lisant un entrefilet paru dans le journal.

Je prends mes souvenirs comme ils viennent.

Les plus lumineux, les plus colorés, les plus esthétiques font surface. Ils datent de 1946. A cette époque-là Jeanne et George vivaient à Sorèze. Marie était toute petite. Ils habitaient une très jolie maison (que j'ai failli acheter à ma tante en 1956). Cette maison est située dans la rue qui débouche sur l'entrée principale de l'Ecole de Sorèze. Avec sa large fenêtre à petits carreaux et sa porte ancienne elle a un petit air anglais. C'est une maison pleine d'âme.

La famille gardait un peu de distance.

Mais mon frère, qui venait de rentrer de captivité, ne se mêlait pas de ces histoires. Il ne rêvait que de faire des choses intéressantes pour rattraper tout ce temps perdu en Allemagne. Mes deux sœurs étaient mariées et lui et moi refaisions en quelque sorte connaissance après sept ans de séparation. Nous avons décidé d'aller dessiner une fois par semaine dans l'atelier de George.

Pierre n'avait pas encore de voiture, seulement un vélomoteur. Nous partions, moi sur mon vélo, lui sur sa pétrolette. Dans les côtes, il me tirait ou me poussait. On rigolait.

Après quelques séances mémorables où nous reproduisions au fusain une Vénus en plâtre, Pierre se lassa du dessin. Il trouva du travail. Mais moi, je poursuivis cet apprentissage. Je me mis à peindre un peu (seulement au pastel). Il ne reste de ces travaux qu'un bouquet dans un vase de cristal. Cette œuvre maladroite a été corrigée par George (les structures du vase ont été puissamment affermies). Elle est en quelque sorte le parent pauvre d'un tableau d'Artemoff (exposé ces dernières années à Toulouse avec tant d'autres toiles plus prestigieuses). Mais hélas, je ne l'ai pas conservé. Je l'ai donné à une amie

J'avais vingt ans. Mes souvenirs sont un peu comme des rêves. Ils sont imprécis, fugaces, évocateurs... Mais il m'est impossible de les structurer pour recréer une réalité.

Je sens encore l'odeur de cet atelier où le parfum de la térébenthine s'alliait de façon écœurante à celle de la fumée de tous les succédanés de tabac que fumait le pauvre George.

Je vois le décor comme une chatoyante palette où les couleurs les plus pures dominent

une pénombre un peu calfeutrée.

C'était un endroit où l'on était en paix. La vie y prenait un tour heureux et stable. Tout s'arrêtait pour laisser exploser une création silencieuse.

Il me semble qu'à cette époque George et Jeanne peignaient dans la même pièce et qu'ils coexistaient alors dans une sorte d'harmonie. Bien sûr, George tenait plus de place que Jeanne. Il était le maître du lieu par la seule force de la concentration qu'il apportait à son travail. Je revois, me semble-t-il, Jeanne un peu en retrait. Peignant debout. Silhouette sombre et appliquée (et dans ces moments-là étrangement silencieuse).

Je ne vois ni François ni Marie. La peinture semble exclure l'entourage. Peut-être étais-je fascinée au point de ne ressentir que la présence des œuvres ?

Cet hiver là, je posai beaucoup. George fit plusieurs portraits de moi : une esquisse à la mantille blanche (vendue à Mazamet), deux toiles plus grandes (l'une où je suis coiffée d'un chiffon jaune, l'autre où je porte des gants rouges).

Un dimanche de janvier il neigeait tant que je dus renoncer à prendre mon vélo pour aller de Revel à Sorèze. Je suis partie à pieds et me souviens encore avec émotion du poids de mes pas dans la neige. J'avais chaussé les souliers de ski de ma sœur aînée et me sentais particulièrement libre et heureuse. Mais cette journée ne fut pas aussi réussie que je l'espérais. La longue séance de pose, l'odeur d'essence et de tabac et les effets de la neige sur ma rétine me rendirent malade. Je dus coucher à Sorèze après avoir beaucoup vomi.

Hélas, je ne me souviens pas de cette nuit-là... ni où je dormis... seulement cette sensation d'épuisement dû à une chose trop belle... trop intense...

Je ne revois que les couleurs.

Ces couleurs qui, depuis, me subjuguent toujours sur les toiles de George pendant sa période Sorézienne.

Mais Jeanne ? A cette époque-là elle m'apparaît un peu comme une ombre active, une âme qui aurait suscité tout ce qui existait dans cette maison.

Rien de discordant, rien d'angoissé ne transparaît dans ces souvenirs. Je n'avais pas du tout conscience des difficultés de leur vie, ni de la peur qui les habitait (George était sans papiers, et à Sorèze Jeanne le cachait).

Ils m'accueillaient. Ils m'encourageaient à peindre. Et moi je ne leur disais pas que la peinture n'était pas mon affaire. Je ne disais rien. Rêvant d'écrire... plus tard... et, bêtement, n'écrivant pas au jour le jour toutes ces beautés qui aujourd'hui sont évanouies.

J'imagine qu'à cette période de sa vie Jeanne a été réellement heureuse. Ce souvenir d'elle, peignant debout un peu en retrait dans l'atelier, le laisse entendre.

VI

Comment s'est-elle débrouillée financièrement tout au long de son existence ? La question restera sans réponse.

Ma mère déplorait toujours que Jeanne n'ait pas, sagement, utilisé ses dons pour gagner tranquillement sa vie. Elle disait (et elle avait raison) que sa sœur était excellente copiste, et qu'elle avait des compétences pour restaurer les tableaux. Elle l'imaginait parfois vivant ainsi de quelques travaux alimentaires, et puis s'adonnant (avec sagesse) à son art.

Mais Jeanne était incapable d'écouter ce genre de conseils. Elle bricolait des restaurations pour son plaisir, avec des trucs où la science et l'invention donnaient en général de bons résultats. Elle faisait une copie quand ça l'arrangeait (elle "termina" ainsi à la fin de sa vie quelques toiles de George). Elle détestait tout ce qui était bien agencé, tout ce qui était contraignant et demandait un assujettissement régulier.

Quand les caisses étaient vides elle préférait se lancer dans des entreprises hasardeuses, supputant aussitôt des profits abracadabrants.

Elle géra plusieurs années de suite la propriété de L'Encastre, à sa façon, sans consulter ses deux sœurs avec qui elle était en indivision. Ses deux sœurs fermaient gentiment les yeux. Elle vendait des veaux, empochant les prix sans tenir de comptabilité bien précise. Ses livres de comptes étaient décorés de ravissants petits dessins, mais il était impossible d'y comprendre quoi que ce soit.

Quand elle parlait de L'Encastre, de ses bois, de son petit cheptel, elle s'exaltait :

- Nous mourons de faim sur un tas d'or ! s'écriait-elle.

La formule nous ravissait. Nous la répétions à tout propos. Et je me souviens de lui avoir cloué le bec, une fois encore, avec son fameux slogan.

- Ecoute ! Nous mourons tous de faim sur un tas d'or ! Regarde moi ! Je suis jeune. Je ne suis pas trop moche. Si je voulais je pourrais... Mais non ! JE MEURS DE FAIM SUR UN TAS D'OR...

Elle éclata, de rire. Et je crois bien que c'est pour ce genre de réparties qu'elle m'aimait tant.

Son esprit d'entreprise était inépuisable, elle se lançait dans n'importe quoi. Ma mère disait qu'elle était victime du "mirage de l'Aude", une sorte de folie qui venait d'un grand-père Astre. Ce grand-père avait mis sa famille sur la paille, à Villepinte, en entreprenant des cultures intensives sur ses terres sans aucun souci de rentabilité.

Une année, Jeanne décida d'ouvrir une épicerie pour les campeurs, à L'Encastre. Elle transforma la vieille grange de l'Estanquo, à l'entrée de la digue, en échoppe rudimentaire. Comment finança-t-elle le stock de conserves ? Probablement avec quelque vente de veau de la métairie. Cependant il ne lui vint pas à l'esprit de tenir elle-même cette épicerie. Elle connaissait un tas de gens. Elle utilisa donc un gendarme à la retraite et sa fille. Comment étaient-ils rémunérés ? Un pourcentage sur les ventes, peut-être...

Je garde un souvenir assez cocasse de cette épicerie. A cette époque-là je ne venais plus à Saint-Ferréol qu'en été. Je vivais à Paris. Je suis passée en moto avec un ami devant l'Estanquo. La porte de la grange était ouverte, mais la partie du haut seulement. Sur un fond très sombre se

découpaient deux têtes : la tête du gendarme et celle de sa fille. Ils avaient l'air de s'embêter prodigieusement.

L'épicerie fut ensuite gérée par Maria Campos, la métayère. Ma tante la considérait comme une vassale, mais Maria ne se laissa pas exploiter bien longtemps. La grange ferma définitivement ses portes vermoulues, faute de clients.

Jeanne hypothéqua ensuite les bois de L'Encastre auprès des Eaux et Forêts, supputant des bénéfices extravagants. Aujourd'hui cette affaire d'hypothèques pèse encore sur nos terres, sans qu'on puisse y voir tout à fait clair.

La fortune échappait aux châtelains de L'Encastre...

Ma mère gémissait. Imaginant sa sœur sagement installée et copiant des tableaux anciens.

Mais Jeanne avait trouvé un nouveau filon. Elle faisait des panneaux décoratifs en série, dont les ventes étaient toujours hasardeuses. Elle se lança aussi dans les miroirs peints (ravissants). Hélas, elle s'en lassa très vite...

Décoratrice ! disait alors notre mère qui admirait la maison de sa sœur, les objets dont elle s'entourait, son désordre génial. Mais "décoratrice" était peut-être une activité trop proche de ses dons naturels. Et puis cela supposait qu'il fallait entrer dans un système et se plier à des contraintes. Or, Jeanne, avant tout, était une joueuse.

Elle méprisait l'argent.

Elle en manquait sans cesse, et n'hésitait jamais à être un peu malhonnête pour s'en procurer. A travers l'argent c'est le "sentiment bourgeois" qu'elle exécrait : ordre, prévoyance, gestion sensée du patrimoine.

L'argent ? Il en fallait. Mais c'était une monnaie de papier sans intérêt. Une monnaie qui ouvrait des portes et permettait des libéralités (où se manifestait toujours un petit panache frondeur).

C'est grâce à ma tante que, dans les années cinquante, je suis entrée chez "Ma Tante". J'ai oublié aujourd'hui quel dépôt hasardeux elle avait fait chez l'Etat Usurier, j'ai également oublié pour quelle obscure raison elle ne pouvait entrer elle-même dans ces sinistres bureaux. S'agissait-il des bijoux d'Eugène Doat, sa belle-mère, dont elle a perdu la propriété pour ne pas les avoir retirés à temps ? C'est possible. Mais il y avait toujours tant et tant d'affaires compliquées dans sa vie. Je ne cherchais jamais à approfondir ses histoires, car si je m'étais réellement investie j'aurais été arraisonnée sans répit. Je l'aidais. Je la dépannais à l'occasion, mais c'était toujours de ma part, de façon délibérée, un jeu superficiel.

Ma cousine Colette était avec moi. Nous sommes entrées en tremblant un peu dans des locaux sinistres. Nous avons brandi un ticket numéroté qui ne donna pas satisfaction.

Je ne garde aucun souvenir ni des lieux, ni du guichet. Mais par contre je n'ai pas oublié l'euphorie extraordinaire que nous avons ressentie Colette et moi quand nous nous sommes retrouvées dehors, sur le trottoir. Nous nous sommes solennellement juré de ne jamais rien entreposer chez "Ma Tante"...

VI

Jeanne était quelqu'un dont on redoutait toujours un peu la proximité. Toutefois elle attirait. Je n'ai jamais eu avec elle de véritable intimité, mais une relation toutefois assez profonde. Contrairement à beaucoup de gens de sa famille je n'ai jamais été fâchée avec elle... Et pourtant elle était parfois, en paroles, d'une méchanceté insupportable...

Elle m'aimait. Pourquoi m'aimait-elle tant ?

Je me souviens, à la fin de sa vie, pendant son séjour à l'hôpital de Revel... J'allais la voir une fois par semaine, le samedi en fin de matinée. Ma sœur Françoise lui rendait visite tous les jours, lavait son linge, s'occupait de toutes les questions pratiques mais aussi la réconfortait avec une grande sollicitude. A cette époque Jeanne perdait la vue. Elle ne distinguait plus très bien les formes, mais gardait une grande sensibilité aux couleurs. Elle ne reconnaissait pas les personnes qui entraient dans la chambre.

- Qui est là ? demanda-t-elle un jour à Françoise.

- Ta nièce préférée, répondit ma sœur avec affection.

- Ah ! Jeannette !...

Elle était ainsi.

Un été, à L'Encastre, elle se disputa gravement avec ma mère. J'ai oublié le motif de cette dispute, mais ce fut terrible. Maman était déjà en mauvaise santé, c'était après son infarctus. Nous avons eu très peur.

C'était un samedi. Pleine de remords après cette violente colère, ma mère voulut absolument se confesser.

Elle se rendit à l'église. A côté du confessionnal, Jeanne était à genoux sur un prie-Dieu...

Elles étaient ainsi.

Jeanne m'aimait vraiment.

A la fin de sa vie, alors qu'elle était encore lucide mais déjà presque impotente, elle me parlait avec une vive émotion d'une nouvelle que j'avais écrite en 1948 et que je lui avais fait lire. Elle se souvenait avec une précision effarante de certains passages, ressuscitant soudain une création oubliée. Elle était capable, quarante années après d'en dire encore tous les effets visuels ressentis.

Elle a été, je crois, la seule personne de mon entourage réellement touchée par ce récit.

Elle avait un esprit très particulier. Actif, pictural, incapable d'assumer un raisonnement abstrait. Elle était parfaitement insensible à la poésie. Elle méprisait un peu Joe Bousquet, qu'elle avait bien connu (elle lui avait souvent rendu visite dans sa chambre de malade à Carcassonne).

- Il ne connaissait pas grand chose à la peinture, m'a-t-elle dit plusieurs fois.

Le langage poétique de Joe Bousquet, sa dimension métaphysique lui inspiraient une sorte de méfiance. Et pourtant... elle a souvent supplié ma mère de me permettre de l'accompagner quand elle allait voir Joe Bousquet (hélas, cette permission ne fut jamais accordée, Joe Bousquet était opiomane, et les gens qui fréquentaient la fameuse chambre épouvantaient ma mère, je n'avais que vingt ans).

J'ai souvent médité sur l'étrange rapport que ma tante entretenait avec la poésie de Joe Bousquet. Elle a utilisé ses lettres dans la plaquette qu'elle a éditée sur George. Elle nous a consultés pour le choix des passages de ces lettres. Elle a suivi les conseils des bénédictins d'En Calcat en les publiant. Mais en quelque sorte elle n'avait pas la foi !

Elle considérait la poésie comme une périphrase de l'art. Pour elle, l'art n'avait pas besoin de mots.

On n'en finirait pas de s'interroger sur cette attitude purement instinctive. Jeanne n'avait pas l'esprit superficiel. Elle était peintre et n'était pas poète.

Quant à la musique, elle ne l'intéressait pas non plus. Je me souviens du petit concert donné à Sorèze avec Francine Gouze et monsieur Bruel. Jeanne était déjà très âgée, un peu sourde, mais elle y avait assisté, avec enthousiasme. Elle ne me parla ensuite que de la robe de Francine et de ses jeux de physionomie quand elle chantait. Ensuite, eh bien... pour elle c'étaient des gens qui s'étaient réunis autour de la beauté.

Mais la musique ? Il semble qu'elle n'ait pas du tout souffert de sa surdité pendant ce concert.

VII

Jeanne n'était absolument pas narcissique.

Elle faisait peu de cas de son talent qui était pourtant indiscutable. Sa peinture restera. Paysages et portraits.

Art mineur ? Je ne crois pas.

Une extraordinaire délicatesse de trait révèle dans ses toiles une perception aiguë de l'instant. Quelque chose de vivace vous interpelle et vous entraîne. On ne peut se lasser de ces peintures, elles vous procurent toujours une émotion indéfinissable. On aime les avoir sur les murs. Elles accompagnent la vie.

Dans les portraits, par exemple, où la ressemblance est si vive. Le plaisir de l'œil ne s'exalte que peu à peu, quand on en vient enfin à se complaire dans le travail du pinceau.

Elle n'était jamais satisfaite de son travail. Elle l'observait d'un œil critique. Je m'étonne aujourd'hui que ses vastes connaissances en art ne lui aient pas permis d'être plus objective.

A la fin de sa vie il lui arrivait de dire, avec un petit rire moqueur, qu'elle avait été probablement bien meilleur peintre qu'elle ne le croyait.

A propos de sa création, Jeanne était modeste. Elle était entièrement absorbée par la beauté des choses. S'il lui arrivait d'être cabotine, c'était par jeu.

Quand elle découvrait un beau visage, par exemple... Elle plissait les paupières, penchait un peu la tête et s'écriait : "J'aimerais vous peindre !". C'était sa façon de rendre hommage à la beauté.

Elle disait à Marianna : "Un jour je vous peindrai..." et puis elle ajoutait "comme une miniature persane".

Elle éveillait votre œil. En effet, chaque fois que je contemple mon italienne je lui trouve toujours ce petit côté persan que ma tante m'a révélé.

Mais l'ombre d'Artemoff s'est posée sur Jeanne.

Il a souvent été dit qu'après l'avoir épousé "elle avait abandonné ses pinceaux". C'est en partie vrai, mais il est aisé de comprendre pourquoi. Cette femme n'a jamais couru après soi-même, comme le font tant d'artistes (surtout de nos jours, grâce à Freud). Elle était subjuguée par l'importance de l'art. Devant le talent de George, elle s'effaçait.

Mais pour bien comprendre cette réelle modestie il faut observer le tempérament très particulier des femmes Astre-Get. Dans cette famille-là les femmes ont toutes une personnalité très forte, et quelques unes ont en plus du talent. Notre mère était musicienne... Jeanne peignait... j'écris... Marie peint... Sylvie sculpte... Toutefois ces dons sont quelque part étouffés par un manque de confiance en soi (congénital) dont il semble quasi impossible de se défaire. Notre

ancêtre, Marie Get, semble avoir tracé cette voie. Ses tableaux raisonnables mais rigoureux nous accompagnent dans nos difficiles recherches d'expression.

J'aime cette tribu de femmes.

J'aime me dire que mon écriture est parente de la peinture de Jeanne...

J'aimais la voir peindre.

C'était quelqu'un qui "peignait avec les doigts". Elle avait une façon sensuelle... une intimité joyeuse avec la peinture...

Je l'ai déjà dit : j'aimais que ses doigts soient maculés de vert ou de bleu, j'aimais leur odeur de térébenthine quand elle travaillait. Je regrette, aujourd'hui, de ne pas avoir consacré plus de temps à la voir peindre.

Une des dernières fois que j'ai pu ainsi l'observer tout mon saoul c'est quand elle faisait le portrait de Vincent. Elle était déjà âgée (plus de quatre-vingts ans). Elle était installée dans la véranda, porte ouverte sur le jardin. C'était le début de l'été. Une lumière blanche et pure naissait des vitres ternies, et mon fils posait, vaguement intimidé. Un peu compassé, mais plein d'une ardeur contenue. Ce jour là j'ai pu suivre en direct ce que j'appelle "le miracle du regard" : comment le pinceau inscrit délicatement sur la toile le mystère de l'âme dans un œil. Que se passe-t-il quand se fait cette chose incroyable ? Je le lui demandais. Elle m'a fait taire.

Hélas... après mon départ, elle saccagea probablement le portrait en voulant le parfaire. Cela lui arrivait souvent à la fin de sa vie.

Elle le détruisit.

VIII

Quand nous nous sommes aperçu qu'elle perdait la vue ce fut comme la première étape du deuil.

Elle percevait la vie par les yeux.

Je ne l'ai jamais entendue raisonner sur la beauté. Elle s'en extasiait et trouvait toujours comment dire son plaisir, mais en peu de mots. Avec humour, et par comparaisons... toujours par comparaison

Elle aimait la vie.

Je la soupçonne d'avoir aimé la vie beaucoup plus qu'elle n'aimait les êtres vivants. Elle ne me laisse aucun souvenir sentimental bien qu'elle m'ait dit très très souvent combien elle m'aimait. Mon intelligence lui plaisait. Je lui plaisais parce qu'elle me trouvait intelligente.

Elle ne supportait pas la bêtise.

J'observais ses comportements.

Elle piétinait les cons. Allègrement. Sans aucune pitié. Elle les utilisait à l'occasion, mais elle était absolument dépourvue de ce qu'on appelle "la charité chrétienne". Elle ignorait les vertus usuelles : tolérance, gentillesse, compréhension, diplomatie, etc... qui ne sont après tout que des vertus de bon commerce.

Charitable ? Elle l'était ostentatoirement. Oublierons-nous jamais ces clochards abonnés à sa porte ? Cette gitane du samedi matin, les derniers temps, à Revel ? Dès son coup de sonnette Jeanne courait ouvrir, et comme elle n'avait pas toujours d'argent à sa disposition elle en demandait sans vergogne à ceux qui se trouvaient dans son salon à Lopez, à nous... Elle mettait, en quelque sorte, les cons à contribution. Mais les cons rigolaient. Ils prétendaient n'avoir pas de monnaie. Ils assistaient béatement à ces charités qui, tout compte fait, étaient des jeux scéniques.

Mais Dieu, dans tout cela ?

Dieu était quelqu'un qu'elle espérait séduire.

Je le déplore, mais dans mon esprit la femme âgée efface la jeune femme aux tresses rousses, l'artiste des années trente et l'épouse de George Artemoff. J'ai assisté assidûment à son déclin.

Cette vieille femme me hantera longtemps. Elle représente l'aboutissement d'un destin. Ses comportements qui à la fin devenaient de plus en plus chaotiques m'ont permis plus d'une fois de saisir la façon dont elle avait toujours fonctionné. Et les contradictions dont elle était insoucieusement coutumière en disaient long sur son mystère intérieur.

J'ai su que sa jeunesse avait été pieuse et charitable : avant d'entrer au Carmel elle soignait les malades, veillait les agonisants de son voisinage avec un dévouement qui forçait

l'admiration.

Ensuite, l'art. Le mariage. L'Espagne. Etc...

Elle semble alors avoir rompu avec la pratique religieuse. Mais non avec le dévouement... En 1937, en effet, elle soignera jusqu'à la fin Lydia Artemoff. Lydia mourut à l'Encastre, au mois d'août, entourée de vraies sœurs : Jeanne, Titi et ma mère.

Mais en vieillissant, petit à petit... une sorte de conformisme religieux semble s'être réinstallé dans sa tête. Elle fréquentait les moines d'En Calcat, et par ci par là quelques bonnes sœurs. Était-elle vraiment pieuse à nouveau ? Je ne le crois pas. Elle s'intéressait surtout à l'Art Sacré.

Elle le redevint sur le tard, parce qu'elle s'ennuyait. Les dernières années de sa vie il lui fallait toujours un bras secourable (celui de ma sœur Françoise la plupart du temps) pour l'aider à franchir les quelques mètres qui séparaient sa maison de l'église. Et pendant la messe il m'a été dit qu'elle se donnait toujours un peu en spectacle.

Elle aimait beaucoup agresser le clergé. Lui dire son fait. Combien de fois fréta-t-elle un taxi pour aller enquiquiner les moines d'En Calcat ? Les moines la redoutaient. Elle se plaignait à moi : quand elle demandait le Père Untel ou le Père Untel, il n'était jamais là !

Mais Dieu ?

Il nous arrivait de parler de lui, elle et moi, dans le grand salon de la rue Notre-Dame. Elle s'indignait de mon impiété. Toutefois j'avais l'impression que ce Dieu qui occupait si souvent ses pensées était une sorte d'adversaire. Quelqu'un qu'elle entendait mettre un jour à la raison !

Il y avait en elle étonnamment de profondeur et étonnamment de superficiel... Elle avait un sens aigu du réel, mais ensuite... eh bien ensuite elle était joueuse...

Je la soupçonne de n'avoir jamais eu de tourments métaphysiques. Elle jouait avec la vie, elle aurait voulu gagner. Mais plus elle avançait en âge plus le sentiment d'échec de l'existence la révoltait.

Elle lutta longtemps, avec un courage frondeur. Elle fut injustement punie de ce courage surprenant. La grande vieillesse a eu raison d'elle...

Elle a vécu trop longtemps.

Dieu était Beauté.

Il faut s'attarder sur ce rêve qu'elle fit tout un hiver (elle avait alors plus de quatre vingt cinq ans) d'être enterrée hors de tout cimetière. Sur les hauteurs au-dessus de l'Encastre, à Peyre-Basalt. Sous un arbre qu'elle avait repéré et qu'elle m'a plusieurs fois décrit.

Au pied de cet arbre elle aurait eu pour l'éternité la vue la plus belle qui existât pour elle.

Dans ce souhait on peut lire un projet d'alliance éternelle avec le créateur...